

« Travaux et Documents » du programme de recherche

**Dynamique démographique et développement durable
dans les Hautes Terres malgaches**

N°6



***Entraide et réseaux sociaux à Ampitatafika
Analyse d'entretiens***

Frédéric Gannon et Frédéric Sandron

4D

Gannon F., Sandron F., 2005, « Entraide et réseaux sociaux à Ampitatafika. Analyse d'entretiens », *Travaux et Documents*, n°6, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 24p., Antananarivo.

Déjà parus :

Binet P., Briet P., Gastineau B., Gastineau P., Omrane M., 2005, « Conditions de vie des ménages à Ampitatafika en période de soudure : conséquences de la hausse du prix du riz sur les pratiques agricoles et la formation du revenu (décembre 2004-février 2005) », *Travaux et Documents*, n°1, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 18p., Antananarivo.

Sandron F., 2005, « Population et environnement : le paradigme de la complexité », *Travaux et Documents*, n°2, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 18p., Antananarivo.

Rakotoson S., 2005, « Evolution et utilisation des ressources forestières dans la commune rurale d'Ampitatafika », *Travaux et Documents*, n°3, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 19p., Antananarivo.

Briet P., 2005, « Activités des ménages en période de crise : des solutions diverses face un problème commun », *Travaux et Documents*, n°4, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 14p., Antananarivo.

Gastineau B., Rakotoson L., 2005, « Evolution de la population à Madagascar », *Travaux et Documents*, n°5, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 14p., Antananarivo.

Entraide et réseaux sociaux à Ampitatafika

Analyse d'entretiens

Frédéric Gannon¹ et Frédéric Sandron²

1. Introduction

Pour aborder la question du développement durable, la zone d'étude du programme de recherche *4D* a été choisie parce que certaines dynamiques en cours préfiguraient sans doute celles à venir dans l'ensemble du monde rural malgache. La commune rurale d'Ampitatafika se situe en effet dans les Hautes Terres au bord de la Route Nationale 7, axe routier majeur qui relie la capitale Antananarivo à plusieurs autres grandes villes comme Antsirabe, Fianarantsoa ou Tuléar. Plus précisément, Ampitatafika se situe à une centaine de kilomètres au sud d'Antananarivo. Les habitants de la commune ont accès à deux marchés urbains, situés chacun à une dizaine de kilomètres, dans lesquels ils effectuent ventes et achats monétarisés. Enfin, bien que largement tirées par l'agriculture, les activités économiques se diversifient de plus en plus sous l'effet de l'insuffisance de la production agricole que l'on peut attribuer en partie à l'exiguïté des parcelles. Ces transformations doivent être resituées par rapport à la situation du monde rural malgache dans son ensemble, encore largement enclavé et peu tourné vers les mécanismes de marché.

Pour cerner les modalités et les ressorts de l'évolution de cette société rurale, pour comprendre la nature des relations sociales entre les individus, celle de l'échange de temps ou de services, la contrainte que crée le système de réciprocité ou encore la morphologie des alliances, il nous a semblé important d'élaborer une grille d'entretiens³ autour du thème des réseaux sociaux et des mécanismes de solidarité dans différentes sphères de la vie quotidienne. L'hypothèse que nous formulons est que les changements dans le système de production observés à Ampitatafika sont intimement liés à ceux que connaît le système de relations sociales des individus et des ménages. Cette hypothèse n'est pas très contraignante, elle repose sur le concept d'*embeddedness* dû au sociologue Granovetter (1985), c'est-à-dire l'imbrication ou l'enchâssement des relations sociales et économiques.

Ces entretiens ont été menés en langue malgache par deux techniciennes de recherche du programme *4D*, Tahiry Rabeandriamaro et Juliette Rafanjanirina⁴, en septembre 2004 auprès de quarante individus, femmes et hommes de tous âges des neuf *fokontany*⁵ d'Ampitatafika qui constituent notre zone d'étude. Ces entretiens ont été enregistrés et retranscrits ensuite en français par les deux mêmes techniciennes de recherche. Bien que la représentativité au sens statistique ne soit pas un critère de choix pour des entretiens et pour un effectif aussi faible, nous avons cependant essayé d'avoir un panel basé sur une répartition assez proche de l'ensemble de la zone d'étude selon des critères géographiques, de sexe et d'âge.

L'objet de ce document de travail est de restituer une première analyse relativement descriptive de ces entretiens, tout en sachant que ce travail s'inscrit dans une méthode plus large de traitement de l'information au sein du programme *4D*⁶. Le document est présenté en trois sections qui traitent des relations sociales au sens large, des mécanismes d'entraide et enfin des cérémonies. En italique, figurent des extraits d'entretiens à titre d'illustration.

¹ Maître de Conférences, Université du Havre.

² Chargé de recherche, IRD, UMR 151 LPED Université de Provence/IRD.

³ En annexe.

⁴ Que nous remercions vivement pour la qualité de leur travail.

⁵ Division administrative intra-communale que l'on pourrait traduire à peu près par « village ».

⁶ Pour davantage d'informations, voir le site web du programme : www.ird.mg/4d

2. Les relations sociales

Les items proposés ici concernent les relations sociales au sens large. Nous étudierons dans un premier temps les mécanismes de solidarité, plus précisément leurs domaines de prédilection, les personnes concernées ainsi que l'évolution récente qu'ils ont pu connaître. Dans un deuxième temps, nous essaierons de cerner la force des liens tissés avec la famille, les amis et les voisins ; une définition pour les deux derniers termes étant demandée aux individus enquêtés. Enfin, nous tenterons de comprendre un peu mieux le *fihavanana*, que nous décrirons ici très rapidement comme un ensemble de règles de sociabilité⁷ partagées par tous.

2.1. Les mécanismes de solidarité

La solidarité et l'entraide sont de manière générale élevées à un rang très haut dans les valeurs morales. Elles imprègnent la vie des paysans, qui disposent de toute une gamme de proverbes pour en vanter les vertus et en intégrer les préceptes dans leurs actions quotidiennes.

La notion de réciprocité est au centre de la compréhension des mécanismes de solidarité collective. Il s'avère qu'elle revêt à Ampitatafika une notion plus large que la relation bilatérale entre deux individus. En effet, il n'existe que rarement un sentiment de « dette » envers celui qui vous a aidé. En revanche, l'obligation d'aider à son tour est constamment affirmée. On peut dire pour simplifier que si dette il y a après avoir reçu de l'aide, elle est contractée envers la société ou la communauté plutôt que ciblée sur l'individu qui vous a secouru. L'entraide est finalement considérée comme un devoir.

Dans les entretiens, les domaines spontanément cités dans lesquels s'activent les mécanismes de solidarité sont les événements imprévus, tels les maladies, les décès ou la pénurie alimentaire puis la participation à des travaux collectifs d'infrastructure comme la réfection ou la construction de pistes, de ponts ou d'écoles. Nous y reviendrons, les constructions de maisons sont encore souvent l'occasion de mobiliser une aide communautaire, de même que pour les tombeaux. Les cérémonies comme le mariage ou l'exhumation des morts sont aussi très mobilisatrices. Enfin, plus rarement, les hommes d'un même *fokontany* se regroupent pour pister pendant quelques jours des voleurs de zébus.

La portée de l'aide concerne la famille, les voisins, les gens du *fokontany* et même ceux des *fokontany* voisins, voire la commune. Il semble qu'au-delà de ce petit jeu de poupées russes, il y ait néanmoins des différences entre les types d'aide, comme nous le verrons par la suite.

Les individus ne considèrent pas systématiquement, loin de là, que les mécanismes d'entraide soient moins importants qu'avant. Ceux qui pensent que l'aide conserve sa vigueur mettent néanmoins l'accent sur une aide ponctuelle, le plus souvent liée à des imprévus du type maladie ou décès. Il ne s'agit donc pas de l'aide au sens large. Inversement, un peu plus de la moitié des individus interrogés pensent que l'entraide est en déclin. La pauvreté est alors unanimement incriminée comme étant le facteur responsable de la déliquescence de la solidarité. L'argument est simple : il est déjà très difficile de s'en sortir soi-même et l'on ne dispose pas de temps ou d'argent ou d'aliments pour les autres familles. Face à la haute estime largement partagée du devoir de solidarité, on perçoit dans le discours des paysans un sentiment de dépit et de frustration dans l'impossibilité d'assurer leurs responsabilités sociales au quotidien. Ce sentiment est-il suffisamment atténué par le fait que cette situation soit commune à tous et déjà intériorisée par la communauté ?

⁷ La littérature sur le *fihavanana* est foisonnante. On le décrit souvent comme étant le ciment de la société malgache. On pourra se reporter à Condominas (1961) ou bien pour une lecture institutionnaliste à Gannon et Sandron (2003).

Q : Est-ce important d'aider les autres ?

La vie n'a aucun sens s'il n'y a pas de solidarité. Même entre fokontany on en a besoin, il est difficile de faire des choses individuellement.

La solidarité est essentielle, c'est la base dans une société.

Il n'y a rien de plus valeureux que d'aider son prochain car nul ne suffit à soi-même, il faut s'entraider, se conseiller.

La vie est un perpétuel recommencement, on ne sait pas ce que nous réserve le lendemain alors dès qu'on peut encore prendre ses responsabilités, il faut les assumer.

« Izay mitambatra vato ary izay misaraka fasika » : ceux qui se lient deviennent durs comme une pierre et ceux qui se détachent deviennent friables comme le sable.

« Ny firaisan-kina no hery » : la solidarité représente la force.

Je ne vois pas autre chose qui soit plus important que cela et c'est ce qui a fait la sagesse de nos anciens, ils savaient beaucoup s'entraider et leur vie était très prospère et harmonieuse.

Q : Quand quelqu'un vous aide, avez-vous l'impression d'avoir une dette envers lui ?

Non, c'est la solidarité. Je pense que c'est vraiment par gaieté de coeur qu'il a fait ça.

Non, ce n'est pas vraiment comme une dette, c'est un devoir d'aider les autres. Même s'ils n'ont pas la possibilité de m'aider, je pourrai les aider à volonté.

Lorsque quelqu'un m'aide, c'est une aide volontaire sans contrainte alors je ne pense avoir aucune dette envers lui. Par contre, je me souviens du bien qu'il m'a fait et lorsque j'aurais l'occasion de lui rendre alors je fais mon devoir.

Quand quelqu'un m'a aidé, j'ai pu m'en sortir dans la vie. Alors, il se peut que ce ne soit pas à la même personne que je rende ma reconnaissance mais envers une autre.

Lorsqu'on a reçu du bien de quelqu'un, alors il est indispensable aussi de le rendre à son tour. Comme on dit « soa ifanaovana » : se faire du bien mutuellement.

Non, puisque je considère que ce n'est pas de ma volonté, j'étais vraiment dans le besoin. C'est pour ça que j'ai fait appel à son aide et lui aussi il voit bien que je suis en difficulté. Alors, il ne va pas m'obliger à rendre quoi que ce soit.

Oui, c'est la conscience qui dicte qu'il faut l'aider aussi à son tour, c'est plus par obligation morale.

« Sitraka enti-matory, hovaliana raha mahatsiahy » : nous avons la gratitude envers nos bienfaiteurs, mais nous n'oublions pas de leur rendre service si nous en avons les moyens.

Q : Quels sont les domaines où la solidarité est la plus forte ?

Sur les travaux collectifs, la réhabilitation des routes, lors des événements tristes qui frappent une famille dans la communauté.

Dans la vie quotidienne surtout au moment des fêtes, des décès, des maladies. Mais au moment des fêtes, on a un peu limité les invitations parce que la vie est difficile.

A part l'agriculture, on constate cela lors des imprévus, des vols. Lorsqu'il y a un appel au secours, tout le monde vient.

Pour les grands événements, comme l'exhumation par exemple, tout le monde s'unit pour les préparatifs comme le nettoyage des alentours du tombeau, pour tuer le zébu, préparer les fourneaux etc.

Q : La solidarité a-t-elle lieu seulement dans la famille ?

Moi, je n'ai pas beaucoup de famille par ici. Ma famille habite dans une autre commune mais comme je suis ici tout le monde m'aide si je le demande et moi aussi je les aide tant que je peux.

Non, pas seulement. Entre familles, voisins, amis qui peuvent se trouver dans des fokontany différents. On peut toujours demander à se faire aider auprès de ceux qui sont capables de vous rendre un tel service.

Il est vrai que c'est dans la famille que ça domine le plus mais il y a quand même quelques personnes en dehors qui sont souvent concernées.

Pas seulement dans la famille, on peut faire aussi faire appel à ses voisins.

Non, pas seulement au niveau de la famille mais dans le fokontany tout entier.

Q : Y a-t-il autant d'entraide que par le passé ?

Non, ça a diminué, les gens sont limités par leur vie quotidienne. J'aimerais bien aider toutes les personnes qui me sollicitent mais il faut que je pense aussi à ma famille, à travailler, pour subvenir à leurs besoins.

Non, du tout, ça a baissé. Avant lorsqu'on faisait appel à des aides agricoles par exemple, on tuait un cochon ou même un veau pour l'occasion et actuellement on ne peut plus se permettre ça.

Non. Face au coût de la vie, tout le monde le constate mais on ne peut rien y faire. Les gens restent seulement chez eux sans se plaindre car même le travail se fait rare de nos jours.

Non, comme les paysans sont pauvres on ne peut pas aider les autres comme avant. Même si on veut, on ne peut pas.

Je pense que les gens s'entraident beaucoup plus de nos jours, vu la cherté de la vie. Je constate qu'il y a de plus en plus d'entraide entre les gens actuellement.

Oui, c'est pareil, même au niveau de la commune. Si les autres fokontany voisins nous demandent de l'aide, par exemple en cas d'incendie ou de vol de bœufs, nous irons tous à leur secours.

Quand nous étions petits, mes parents voyageaient beaucoup et lorsqu'ils devaient s'absenter pendant un certain temps, ce sont les voisins qui nous aidaient à garder la maison. Maintenant, on ne peut pas demander des services comme ça à qui que ce soit, c'est chacun pour soi.

2.2. Voisins, amis, famille

Dans une société rurale où les liens sociaux et l'entraide sont encore vivaces, où les activités des uns et des autres sont connues de tous, où la vie du paysan est localisée autour de son habitat et de ses parcelles, il est important d'appréhender la portée du voisinage, c'est-à-dire la portée du rôle social.

L'idée de voisinage à Ampitatafika n'est pas spatiale mais elle recouvre celle de partager la vie quotidienne, de communiquer, de se lier et de s'entraider. C'est pourquoi, après avoir généralement précisé que les voisins ne sont pas seulement les gens de la « maison d'à-côté »⁸, la réponse quasi unanime est que les voisins sont les personnes du *fokontany*.

Les services demandés aux voisins peuvent être de tous ordres mais quantitativement, ce sont les services de dépannage que l'on demande le plus aux voisins, notamment le prêt de riz, de sel, de bougies et plus rarement d'argent.

Quand on pose la question sur ce qu'est un ami, c'est d'abord la notion de confiance qui est mise en avant. L'ami est quelqu'un sur qui l'on peut compter. Contrairement au voisin que l'on va voir davantage pour des menus services, l'ami est là pour donner des conseils et du soutien affectif. On peut le solliciter pour toute sorte d'aide en général. Quand on entre dans le détail, c'est l'entraide agricole qui est l'item le plus cité. Le lien avec un ami peut être plus fort qu'avec des frères et sœurs bien que cette opinion ne soit pas partagée par tous. La mobilité est bien sûr la condition pour se faire des amis ailleurs que dans le *fokontany*. On retrouve une fois de plus la structure concentrique des réseaux puisque les individus qui se déplacent dans les autres *fokontany* y ont des amis et ceux qui, pour raisons professionnelles, voyagent plus loin ont des amis, des relations de travail dans des grandes villes comme Antsirabe ou Tananarive.

Les relations avec la famille du conjoint sont perçues comme bonnes par la grande majorité des individus interrogés. Les quelques disputes ou problèmes mentionnés tournent toujours autour des problèmes d'argent. En cas de mésentente, l'accent est mis sur la nécessité de garder de bonnes relations familiales, sans doute pour pouvoir compter sur l'entraide en cas de difficultés.

Q : Un voisin, c'est jusqu'où ?

Tous les gens qui m'entourent, que ce soit de loin ou de près.

Toute la communauté entière car on ne vit pas seulement avec ceux qui habitent à côté de nous mais avec toutes les personnes qui s'y trouvent.

Il est vrai que c'est celui qui est le plus proche qui représente votre voisin, mais si on y pense, tout le fokontany pourrait l'être aussi car en cas de besoin ce n'est pas seulement ceux qui sont proches qui peuvent vous secourir mais ça peut être le fokontany en entier.

Q : Quels types de services demandez-vous à vos voisins ?

Pour les besoins ponctuels. Par exemple, il me manque du sel à la maison alors ils peuvent m'en donner. En cas de maladie, ils peuvent me secourir, des choses comme ça.

L'entraide capable de répondre à tout appel lors des différents événements qui peuvent se passer dans la vie quotidienne, qu'ils soient tristes ou joyeux.

Pour les différentes aides agricoles, pour les manques du quotidien, comme le sel, le riz etc.

Généralement, on demande aux voisins de nous prêter de l'argent ou de garder notre maison si nous devons nous rendre ailleurs pour quelques jours.

Seulement des aides au niveau de la vie quotidienne. Si je n'ai pas d'engrais ou de semences, je vais demander à mes voisins. Si on doit s'absenter pour un certain temps, je leur demande de garder ma maison.

⁸ C'est le sens de la traduction littérale du terme malgache désignant le voisin : *mpifanolo-bodirindrina*.

Q: Un ami, c'est quoi ?

C'est une personne qui mérite confiance, confidente, qui peut être comme nos propres enfants, ne vous trahisse pas, qui est considérée comme soi-même, comme la clef de sa maison.

Un ami c'est quelqu'un à qui on peut faire confiance et qui peut vous aider en cas de besoin, que ce soit pour un conseil ou un emprunt d'argent.

Le vrai ami c'est celui qui peut vous aider en cas de besoin, une personne familière, proche et avec qui on a des choses en commun.

C'est une personne qui fait partie de moi-même, que j'aime comme ma propre personne.

C'est une personne qui se lie d'amitié avec vous. Il se peut que vous l'ayez croisée seulement sur votre chemin, vous avez eu une conversation ensemble et vous êtes devenus amis après, vous élaborez des projets communs. Malheureusement, dans certains cas, ce sont les amis qui deviennent les premiers ennemis et c'est la face la plus terrible de cette complicité.

Il y a une expression qui dit « Ataovy maro ny namana fa iray hany no mahatoky » : « ayez plusieurs amis mais n'en ayez qu'un seul qui ait votre confiance ». [...] Toutes les connaissances sont des amis mais il faut voir celui qui mérite vraiment notre confiance.

Q : Avez-vous des amis en dehors du fokontany ?

Oui, à cause de mon travail, je me déplace beaucoup dans les autres fokontany et même jusqu'à Tananarive. Je me lie facilement d'amitié avec les personnes dans les endroits où je travaille.

Oui, mais on n'a pas beaucoup de choses en commun, ce ne sont juste que des connaissances.

Oui, car je pratique le salariat agricole dans les autres fokontany et je connais pas mal de personnes.

Non, juste dans le fokontany où je réside car je ne me déplace pas très souvent.

Non, je n'ai pas d'amis en dehors du fokontany puisque la plupart des gens ont de mauvaises habitudes et je ne veux pas fréquenter ces gens là.

Q : Peut-on avoir des liens plus forts avec un ami qu'avec un frère ou une soeur ?

Il se peut que vous habitiez loin de votre famille, alors il ne vous reste que vos amis pour vous aider dans les moments difficiles. Dans ces cas-là, je dirais que les amis peuvent bien remplacer les frères et les soeurs et même votre famille proche.

Il est vrai qu'un ami peut aider en cas de besoin mais plus que les frères et sœurs, je ne pense pas car par exemple, si je demande de l'aide agricole à quelqu'un, il se peut que son ardeur ne soit pas la même que lorsqu'il travaille chez ses frères et sœurs.

Oui, beaucoup plus et si on y réfléchit on peut dire que les relations avec ces amis sont plus intenses que celles dans la famille. J'ai des amis qui habitent dans les provinces et souvent ils m'envoient des lettres en me demandant de mes nouvelles alors que mes collatéraux qui habitent pas loin de moi ne me demandent pas ce genre de chose.

Oui, cela pourrait avoir lieu. Comme dit le proverbe : « Havan-dratsy tsy mahaleo ny sakaiza tiana » « il vaut mieux considérer les bon amis que des parents malfaiteurs ».

Non, même si on est amis, on ne peut pas avoir des liens comme des frères et sœurs. S'il m'arrive quelque chose, j'appelle toujours mes frères et après ce sont eux qui vont appeler mes amis.

Q : Avez-vous de bonnes relations avec la famille de votre conjoint ?

Si quelqu'un dans la famille a de la chance et qu'il peut améliorer sa vie, parfois les autres sont jaloux de lui. Il y a des gens comme ça dans ma belle-famille.

Comme on dit « si on aime sa femme alors il faut bien s'entendre avec les beaux-parents ».

Oui, et pourquoi nos relations ne seraient-elles pas bonnes vu qu'ils sont loin de nous ?

Jusqu'à maintenant, même s'il y a des petites querelles entre nous de temps en temps, on s'efforce de sauvegarder nos relations. [...] Les querelles concernent souvent les problèmes d'argent. Parfois, quelqu'un est avare lorsqu'on veut lui emprunter de l'argent, pourtant ce n'est pas une raison de le haïr.

2.3. Le fihavanana

De par son importance culturelle à Madagascar, le *fihavanana* mérite une attention particulière. Un paysan nous a même dit que le *fihavanana* était le « *lien entre la population* » sans autre forme d'explication. Les autres réponses plus détaillées mentionnent que le *fihavanana* est avant tout une question d'amitié et de solidarité. Il est un savoir-vivre, nous dirions même un art de vivre, qui doit permettre au mieux d'éviter les conflits. Le *fihavanana* est donc un guide de bonne conduite sociale qui se matérialise dans des actes sur lesquels sont jugés les individus.

Cette double facette abstraite et concrète du *fihavanana* se retrouve dans les réponses très partagées à la question de savoir en quoi il consiste précisément. Pour certains, ces réponses sont similaires à celles apportées sur les domaines prioritaires de la solidarité, c'est-à-dire concernant des domaines terre à terre, du type prêt d'argent, entraide agricole ; pour d'autres, le *fihavanana* incarne des valeurs plus que des actes matériels et ils mettent en avant les notions de solidarité, d'amitié, de respect d'autrui etc.

La sphère d'influence du *fihavanana* est à géométrie variable selon les individus. Pour les uns, il concerne avant tout la famille, pour les autres c'est au niveau du *fokontany* qu'il est le plus important. Quelques personnes élargissent sa portée à l'ensemble de la population malgache. Une notion intéressante a été mise en avant à plusieurs reprises qui est celle de l'emboîtement et de la hiérarchisation progressive des niveaux auxquels il s'applique. En effet, l'idée est d'acquiescer le *fihavanana* au sein de la famille puis de l'élargir au voisinage puis au sein du *fokontany*. Rien ne permet de dire si cette diffusion est perçue de manière spatiale et chronologique pour l'ensemble du *fokontany* ou bien si elle correspond à des étapes dans un cycle de vie individuel.

Q : Qu'évoque pour vous le fihavanana ?

C'est à peu près la même signification que la solidarité car s'il y a la solidarité alors il y a le fihavanana. S'il n'y a pas de conflits ni de querelles alors le fihavanana est présent.

Lorsqu'il n'y a pas de conflits, ni de querelles, on participe à la vie communautaire, aux différentes obligations sociales. Etre sociable, c'est trouver le juste milieu des choses pour pouvoir travailler ensemble car chacun a ses propres capacités.

C'est l'amitié, le fihavanana veut dire l'amitié.

Le fihavanana est le fait de se veiller l'un l'autre, au moment présent ou dans le futur, dans le quotidien ou dans tout ce qu'on entreprend.

Le fihavanana c'est la vie en société, savoir vivre avec ses semblables, savoir communiquer.

C'est le fait d'unir les forces ensemble, dans tout ce qu'on entreprend dans la vie.

D'une part c'est une relation entre les gens qui vivent dans une société, d'autre part il y a le lien de parenté qui unit les gens qui ont un ascendant commun.

Le fihavanana est le résultat d'une amitié pure entre les personnes, sans rivalité, c'est une relation réciproque qui unit les gens. De ce fait, chaque personne considère son prochain comme soi-même.

Q : Qui est concerné par le fihavanana ?

Depuis chaque individu dans chaque ménage jusqu'à la communauté toute entière.

La famille, la société et les amis.

C'est la famille, les parents qui sont concernés.

Toute la population dans le fokontany.

Tout le monde sans exception.

Toutes les personnes qui savent se lier d'amitié avec son prochain, se conseiller et être solidaire.

Tout le monde et même partout dans l'île étant donné que la cohésion entre les peuples malgaches reste une chose très importante.

Tous ceux qui peuvent vivre en paix avec les autres. Ceux qui ne respectent pas les autres ne sont pas concernés par le fihavanana.

Il faut d'abord instaurer le fihavanana au niveau familial, ensuite au niveau des connaissances, du voisinage et enfin dans toute la communauté car on ne peut s'entraider mutuellement s'il n'y a pas le fihavanana.

Q : En quoi consiste le fihavanana, concrètement ?

A avoir de l'attention pour son prochain, entretenir l'amitié pour qu'on puisse s'aider et se conseiller réciproquement.

Par exemple, lorsqu'il y a une personne malade, alors je lui rends visite jusqu'à son rétablissement total, c'est ça le fihavanana.

A s'entraider dans les moments difficiles, comme les maladies, les exhumations, les événements tristes ou dans les travaux collectifs.

Par exemple, dans une société, si deux personnes se croisent et se disent seulement bonjour alors il n'y a pas beaucoup de fihavanana entre eux. Par contre, s'il y a une conversation, des échanges de conseils alors il y a beaucoup plus de fihavanana.

Pour préserver l'amitié et les relations par les moyens les plus simples du quotidien, ceux qu'on peut voir extérieurement par des gestes ou des paroles de saluts et qui marquent l'intérêt qu'on porte à son prochain.

Dans la vie quotidienne, nous sommes tous des Chrétiens, il faut que nous vivions dans la sérénité mais il ne faut pas embêter les autres.

C'est la présence pendant les moments difficiles et l'entraide pendant les fêtes. Ces choses là marquent les liens qui unissent la famille et la grande famille.

3. L'entraide

Dans ses aspects les plus concrets, l'entraide se manifeste dans trois secteurs importants de la vie des habitants d'Ampitatafika. Il s'agit de l'entraide agricole, de la participation à la construction de la maison et enfin des emprunts d'argent.

3.1. L'entraide agricole

Le *valin-tànana*, littéralement « rendre la main », est une forme d'entraide agricole qui consiste à mutualiser le travail entre plusieurs paysans. Economies d'échelles et durée très courte de certaines étapes techniques pour une bonne pousse du riz sont sans doute à l'origine de cette pratique. Concrètement, un paysan A va travailler une journée chez un paysan B et le paysan B va travailler ensuite une journée chez le paysan A. Lorsque le *chef quartier*, c'est-à-dire le chef du *fokontany*, avait un pouvoir plus fort qu'aujourd'hui, c'est lui qui mobilisait l'ensemble des hommes et une réunion collective permettait d'établir un calendrier de travail commun sur les parcelles. Nous ne saurions dire si ce système communautaire était généralisé et systématique dans tous les *fokontany*, mais un fait se dégage très clairement des dires des habitants interrogés : l'intensité et la sphère d'influence de l'entraide agricole diminue au fil des années. Ce phénomène étant progressif, différent d'un *fokontany* à l'autre et perçu de manières diverses selon les individus, il n'est pas possible de donner une date à son apparition.

Les raisons invoquées par les individus à la diminution de l'aide agricole sont les suivantes :

- la pauvreté. Les paysans ne disposent pas de suffisamment de temps pour subvenir à leurs besoins, pour cultiver leur propres parcelles et donc ne peuvent se rendre disponibles pour les autres ;
- la baisse des rendements des terres. La culture de ses propres terres ne suffit plus à assurer les besoins alimentaires de sa famille. Il faut chercher des débouchés monétaires ailleurs ;
- l'obligation de préparer un repas. L'entraide agricole fonctionne sur la gratuité réciproque de l'aide mais celui qui accueille les autres doit leur préparer un repas conséquent. Or, le prix de la viande, du riz et des accompagnements a considérablement augmenté, rendant le coût de ce repas très élevé ;
- le salariat agricole. Il tend à remplacer peu à peu l'aide agricole traditionnelle. Son succès est la résultante de ce qui précède. Il est moins coûteux pour un employeur de salarier un paysan que de lui payer un repas digne de ce nom, et pour le salarié, le maigre pécule qu'il va gagner lui permettra de nourrir un tant soit peu sa famille ;
- le départ des jeunes. Les personnes âgées, de par leur condition physique, ne peuvent pas rendre les services rendus, et sont donc obligés d'employer des salariés ;
- la diversification des métiers. L'argument est le même que précédemment pour les individus dont le métier principal n'est pas celui d'agriculteur. Ils ne peuvent pas consacrer de temps à travailler sur les terres des autres et préfèrent embaucher des salariés sur leurs propres terres.

Pour autant, l'entraide agricole n'a pas disparu et ceux qui la pratiquent le font à notre avis pour deux raisons. La première est que l'entraide agricole, comme l'entraide en général, reste une valeur importante en soi. La pratiquer est obéir à un mode de vie valorisant la solidarité. La seconde raison est que les plus pauvres vendent leur force de travail comme salarié agricole mais doivent aussi cultiver leurs propres terres. Ceux-là peuvent alors pratiquer l'entraide en se soustrayant à l'obligation d'offrir un repas copieux et se contentent d'offrir un repas composé de riz et de rares morceaux de viande. Mais cet accord mutuel, qui dénie une ancienne tradition, ne peut se faire qu'entre gens très

proches et c'est pourquoi l'entraide agricole est aujourd'hui exercée en grande majorité au sein de la famille proche. L'entraide agricole reste donc à la fois un filet de sécurité pour les plus pauvres et une manière de préserver le lien social.

Q : Comment fonctionne l'aide agricole ?

Pour les travaux agricoles, on s'entraide mutuellement, je peux appeler mes frères ou mes voisins, ceux qui peuvent m'aider et lorsque l'un d'eux se trouve dans le besoin alors il peut m'appeler aussi à son tour.

L'aide agricole est une forme d'entraide qui est encore respectée chez nous. Par exemple, dans le voisinage, il y a une personne qui possède une charrette et lorsqu'on lui demande de transporter des engrais, elle accepte gratuitement sans aucune condition sauf peut-être si elle a un travail prévu ce jour alors elle demande de remettre pour le lendemain.

On prévient les gens une semaine à l'avance si on veut demander de l'aide. Chacun fixe une date pour chaque travail, c'est-à-dire qu'on travaille à tour de rôle pour chaque personne qui participe à l'entraide mais on ne donne pas de salaire à ces gens là.

Q : L'aide agricole est-elle aussi vivace qu'avant ?

Il n'y a plus d'aide agricole. Face à la dureté de la vie, les gens se débrouillent pour finir leurs travaux. Avant, pour ces pratiques, celui qui a reçu l'aide prépare un repas qui est souvent inhabituel, comme pour les occasions de fête, aux personnes qui viennent et actuellement on ne peut plus se permettre de faire ça. Donc, si vous avez les moyens d'employer des salariés, vous les engagez pour vous aider sinon vous assumez seul vos travaux.

L'aide agricole existe toujours mais ce sont généralement les pauvres qui font ça. Si quelqu'un demande de l'aide aux autres, on l'aidera pour le labour ou le repiquage. Après, ce sont les autres qui viennent lui demander de l'aide car les services reçus doivent être rendus.

Ca n'existe plus. Quelquefois, lors des moissons, je demande de l'aide auprès des gens mais ils refusent en me disant carrément que s'ils sortent de leurs maisons c'est pour aller chercher du travail et non faire autre chose, pourtant ce sont des membres de ma famille.

Oui, selon la possibilité de chacun car si on fait le calcul, le salariat revient moins cher que l'aide agricole vu le coût de la vie. Malgré tout, ça n'empêche pas les personnes de la pratiquer, c'est le nombre qui a peut-être diminué mais elle existe toujours.

Moi même, j'ai sept garçons mais ils ne sont plus disponibles pour m'aider dans mes travaux vu qu'ils ont aussi leurs propres problèmes dans leurs foyers respectifs.

Avant, lorsqu'il y avait des travaux collectifs à faire comme la réparation des digues ou les canaux d'irrigation, le chef quartier avertissait toute la communauté, il était très respecté, au même niveau que les gendarmes aux yeux de la population, et tous les hommes du village se ruiaient pour les travaux. Actuellement, on ne voit plus cela.

Q : Qui est concerné (parent, amis,) ?

On ne fait pas appel aux voisins ou aux amis mais ce sont les frères et soeurs qui travaillent ensemble pour finir une parcelle de labour ou de repiquage. Ceci a des conséquences sur l'agriculture car nous ne pouvons pas faire autant que nous faisons avant.

Maintenant seulement les parents les plus proches pratiquent l'entraide. Ceci est dû à la difficulté de la vie.

Si ça continue comme ça, le salariat remplacera l'entraide agricole. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le déjeuner est plus cher que leur salaire. Mais pour la famille, on fait toujours l'entraide et même si on nous a donné du manioc ou du maïs pour le déjeuner, on accepte car on se comprend.

Avant, on pouvait faire appel à toutes les personnes pour tous les travaux mais actuellement c'est plus entre membres de la famille proche. Personnellement, il ne me reste plus que mes enfants pour m'aider dans les différents travaux.

Q: Le salariat est-il en train de remplacer l'entraide agricole ?

Pas totalement, mais il peut la diminuer peut-être. Par exemple, si je n'ai besoin d'aide que lors des repiquages et que tout le monde est occupé autant que moi sur ses parcelles, alors il me faut recruter un salarié pour m'aider. Donc, ça dépend aussi de la disponibilité de chaque personne car vous ne pouvez pas reprocher aux gens de ne pas vous aider s'ils ont les mêmes difficultés que les vôtres.

3.2. Construction de la maison

Tao-trano tsy vitan'irery : « la construction d'une maison ne peut être faite par une seule personne ». Rarement un proverbe n'aura eu autant force de loi à Ampitatafika. La construction de la maison est une activité privilégiée dans le domaine de la solidarité et de l'entraide. Interrogé sur l'entraide agricole, un habitant a répondu : « Ça a baissé à cause de la vie actuelle, les gens sont devenus plus ou moins individualistes, et on ne voit plus d'intense entraide que lors des constructions de maisons ». En effet, alors que des divergences existent dans les réponses aux autres questions, celles sur l'entraide pour la construction de la maison sont étonnamment uniformes.

Tous les individus déclarent s'être faits aider pour la construction de leur maison, par des membres de leur famille, des voisins ou des amis. Chacun met un point d'honneur à participer, ce qui fait que la durée de la construction est très rapide, de l'ordre de deux semaines. Comme pour l'entraide agricole, ces personnes « bénévoles » ne sont pas rémunérées mais sont gratifiées d'un repas. L'aide, demandée à l'initiative de la personne qui construit sa maison, est rarement refusée, et quand c'est le cas est motivée par une raison valable. Dans le cas contraire, celui qui refuse s'expose à ne pas être aidé lorsque c'est lui qui sollicitera les autres. Parfois, en plus de l'entraide gratuite, des ouvriers spécialisés sont employés et salariés, notamment pour les travaux de maçonnerie et la fabrication des briques.

Nous émettons pour notre part l'hypothèse que l'intensité de l'entraide fournie sur la construction des maisons obéit à deux objectifs principaux : *primo*, répondre à une demande réelle de construire une maison dans un délai très rapide correspondant à des opportunités saisonnières et climatiques ; *secundo*, maintenir et activer le *fihavanana* à « peu de frais », cette activité de construction étant ponctuelle, rare et mobilisant peu de temps.

Nous ne présenterons ici qu'un seul entretien, dans son intégralité, très représentatif de l'ensemble.

Q : Vous êtes-vous fait aider quand vous avez construit votre maison ?

R : Oui.

Q : Qui vous a aidé ?

R : Les membres de la famille et mes amis.

Q : Est-ce vous qui avez proposé ou bien ce sont les autres qui vous ont proposé leur aide ?

R : Non, c'est moi.

Q : Cette entraide est-elle perçue comme une sorte de solidarité obligatoire ?

R : C'est-à-dire que lorsque je leur ai demandé de l'aide, ils ont tous été enthousiastes en me disant que s'ils refusaient, il se pourrait que lorsqu'ils me demanderont de l'aide à leur tour, je refuse aussi.

Q : Et en quoi consiste leur aide exactement ?

R : A bâtir la maison toute entière jusqu'au toit.

Q : Et qu'est-ce qui est payant ?

R : La confection des briques, vous engagez des ouvriers pour le faire.

Q : Et rien d'autre ?

R : Non, à part que vous devez normalement donner à manger aux personnes à qui vous avez demandé de l'aide jusqu'à la fin des travaux.

Q : Et tout ça gratuitement ?

R : Oui, sans aucune rémunération, c'est ça la solidarité.

Q : Ce qui m'intrigue, c'est que ça demande quand même pas mal de temps de construire une maison. Comment les gens sont-ils tout le temps disponibles pour vous aider aussi longtemps ?

R : On met 15 jours tout au plus à construire une maison et puis les gens se relaient pour le faire. Ce ne sont pas les mêmes personnes mais suivant justement leurs disponibilités.

Q : Et lorsque vous employez des ouvriers, les rémunérez-vous en espèces ?

R : Oui.

Q : Quelqu'un vous a-t-il déjà refusé son aide ?

R : Oui.

Q : Et quelle raison a-t-il invoquée ?

R : Il était déjà engagé dans d'autres activités.

Q : Pensez-vous que cette raison soit la bonne ?

R : Oui, car il ne refuse pas de le faire mais il demande de reporter seulement pour un autre jour.

3.3. Prêt d'argent

Les prêts d'argent à Ampitatafika se font entre individus. Ils servent en général à des besoins de première nécessité, c'est-à-dire se nourrir, se soigner ou se loger. Les délais de remboursement sont le plus souvent très courts, de l'ordre de quelques jours à quelques semaines, mais peuvent aller jusqu'à un an pour des sommes conséquentes. L'Enquête Référence du programme 4D avait montré que les montants empruntés étaient en moyenne très faibles.

Les personnes à qui l'on emprunte de l'argent sont évidemment les plus proches. Mais il arrive fréquemment que ceux à qui l'on s'adresse ne puissent pas vous dépanner et le cercle des personnes sollicitées s'étend de la famille aux amis et aux voisins. Le prêt d'argent, surtout dans les cas avérés de réel besoin, est du ressort du *fihavanana*. Ceux qui prêtent le font pour rendre service puisque l'usage veut que ces emprunts soient sans intérêts. En revanche, on se méfie de ceux qui ont la réputation de rembourser très en retard voire de ne pas rembourser ou encore qui empruntent de l'argent pour des raisons non impérieuses. « C'est vrai que parfois on n'a pas envie de donner, du fait des expériences passées où l'on a beaucoup perdu d'argent. Mais quelques fois les gens se plaignent tellement de leurs problèmes qu'on est obligé d'accepter ». La réciprocité est là encore le maître mot puisque celui qui prête de l'argent pourra à son tour en emprunter en cas de besoin.

Cette entraide mutuelle dans le domaine du prêt d'argent est très importante puisque les habitants ont beaucoup de réticence à s'adresser à des organismes institutionnels de crédit. Ces derniers ne sont en

effet pas présents dans la commune mais se trouvent à une dizaine de kilomètres. La seconde raison, plus fondamentale, est qu'il existe une grande méfiance envers ces organismes qui exigent des garanties physiques (riz, parcelles, bétail etc.) qui seront récupérées dans les cas de non remboursement. Or, les aléas climatiques que sont la grêle et les cyclones ne peuvent assurer aux paysans une bonne récolte et donc peuvent obérer les possibilités de remboursement. Beaucoup d'expériences malheureuses de ce type ont été vécues et sont perçues désormais avec une grande méfiance.

Q : A qui empruntez-vous ?

Souvent auprès des membres de la famille.

Dans ma famille proche en premier et s'ils n'ont pas les moyens, je cherche ailleurs.

C'est selon l'habitude. C'est souvent auprès de la personne habituelle à qui vous allez demander un service en premier mais lorsqu'elle n'a pas pu vous satisfaire, vous allez chez d'autres personnes.

En premier, mes enfants. S'ils n'ont pas d'argent, j'irai voir mes frères et sœurs. Si eux non plus ne peuvent pas me sauver, on ira chez les amis.

Ca change entre les différents amis car il y a aussi ceux qui veulent vous aider et si vous vous adressez à une seule personne, il se peut qu'ils considèrent que vous les écarterez.

Q : Quelles sont les modalités du remboursement ?

Il n'y a pas trop de contrainte, c'est selon notre accord. Le délai dépend aussi du montant de l'argent emprunté, une semaine, 15 jours ou même quelques mois.

Comme la vie est dure, il est difficile de fixer des délais précis mais à vous de faire des efforts pour le rendre le plus tôt possible.

C'est selon ce qui est convenu mais on se sent un peu dans l'obligation de rendre avant le délai prévu pour éviter toute inquiétude.

Je rembourse en argent, mais pas longtemps après. Voyez-vous, je n'emprunte de l'argent que lorsque je suis sûr que j'aurais les moyens de le rembourser. Souvent, je rembourse le lendemain même.

Je rembourse en argent et parfois après les récoltes en carottes ou en pommes de terre.

Souvent, les gens qui travaillent chez moi me remboursent en faisant des travaux.

Si j'emprunte au mois de janvier, je lui rembourse au moment de la récolte c'est-à-dire quatre mois après et là, à lui de décider s'il veut être remboursé en riz ou en argent. Pour ce dernier cas, je vends d'abord le riz et je lui rembourse après son argent.

Si je veux acheter un cochon, j'emprunte 100.000 Fmg et je dis que je ne peux rembourser que lorsque le cochon sera engraisé et vendu.

On paie ce qu'on a pris mais il n'y a pas de profit comme avec les usuriers.

Ca fait plus d'un mois que j'ai prêté de l'argent à un voisin. Il n'a pas pu rembourser jusqu'à maintenant et je ne dis rien, le fihavanana est plus important que l'argent.

4. Les cérémonies

Les mariages et les *famadihana*⁹ sont parmi les cérémonies les plus importantes dans les Hautes Terres malgaches. Nous allons voir quelles sont les personnes mobilisées autour de ces événements, à la fois en amont lors de la préparation et en aval lors des cérémonies elles-mêmes.

4.1. Le mariage

La forme même du mariage a changé puisque au fil des ans le mariage civil et le mariage religieux remplacent peu à peu le mariage coutumier. C'est sans doute pour cette raison que de nombreux individus pensent que les mariages ont une valeur symbolique plus forte aujourd'hui et sont plus festifs qu'autrefois. Ce dernier argument est toutefois nuancé par les difficultés économiques que connaît la population et il semble que les personnes invitées soient recentrées sur la famille et non plus sur tout le *fokontany*, comme cela était le cas il y a encore une dizaine d'années. Cependant, les familles restent larges et il n'est pas rare que les mariages contemporains soient célébrés avec 200 invités ou plus. Le fait que les invités soient resserrés autour de la famille fait dire à certains que les mariages sont plus conviviaux et plus chaleureux maintenant.

La qualité de la fête est devenue largement fonction de la richesse des organisateurs. Lorsque ceux-ci sont aisés, les repas sont plus variés qu'auparavant où le repas traditionnel comprenait de la viande de zébu et du riz. Mais pour les plus pauvres, les repas sont devenus plus frustrés. Parmi les autres changements remarquables, les tenues vestimentaires se font plus modestes et le *kabary*, c'est-à-dire le discours rituel qui précède chaque événement, se fait plus discret. Il n'est plus au centre de la fête comme auparavant où son importance reflétait de par la succession des prises de parole une manière de marquer les hiérarchies.

Dans beaucoup de sociétés rurales des pays du Sud, le mariage est une affaire de famille, une alliance de familles plus que d'individus. La manière dont se déroule le mariage à Ampitatafika pourrait le laisser croire aussi mais il semble que les jeunes aient de plus en plus de marge de manœuvre pour choisir leur époux ou épouse et que le protocole que nous allons décrire reste de portée conventionnelle, avec une diminution tangible du pouvoir décisionnel des parents. Voici le schéma type : d'abord, le garçon informe ses parents de ses projets matrimoniaux. La famille du fils se met en contact avec celle de la fille et les deux familles donnent leur accord à l'union. Elles règlent ensuite les modalités pratiques de la ou des cérémonies, évoquent la question du mariage civil et religieux. Si les familles sont d'accord, on organise alors auparavant les fiançailles, au cours desquelles quelques membres de la famille du garçon sont invités chez la famille de la fille. A cette occasion, la famille de la fille reçoit une enveloppe avec de l'argent, appelée *tapy maso*¹⁰ ou *vodiondry*. Pour la cérémonie du mariage elle-même, il est d'usage que chaque famille paie pour ses propres invités. La famille du garçon paie la tenue vestimentaire de la fille tandis que la famille de la fille fournit le jeune ménage en mobilier et équipement. Les invités contribuent aussi à la cérémonie du mariage à hauteur de 2 500 Fmg¹¹ à 25 000 Fmg, somme généralement consignée dans un cahier et qui servira de base de don lorsque la personne qui invite sera invitée à son tour.

De manière générale, les personnes interrogées déclarent que les changements qui ont eu lieu dans le mariage remontent à une dizaine d'années.

Q : Les cérémonies de mariages sont-elles aussi chaleureuses qu'avant ?

Beaucoup plus qu'avant je pense car les gens leur donnent plus de valeur en ajoutant les cérémonies religieuses par exemple. Avant, certains n'allaient même pas à la mairie, mais juste après la concertation des deux familles ils vivaient ensemble. Actuellement, on ajoute les étapes du mariage

⁹ Importante cérémonie qui consiste à exhumer et honorer les morts.

¹⁰ Littéralement « cache yeux ».

¹¹ 12 500 Fmg correspondent à un euro au moment des entretiens en septembre 2004.

civil et religieux. Et le mariage auquel on a assisté récemment était vraiment un mariage complet, le vendredi c'était le mariage civil et le samedi la bénédiction à l'Eglise.

Non, c'est très différent. Si on ne parle que des menus, avant on tuait des zébus ou des cochons lors de ces occasions et actuellement on se contente de viande à l'étalage. L'ambiance par contre reste toujours aussi animée.

Oui, c'est une grande fête comme avant surtout si les familles du jeune couple sont riches.

A mon avis, l'annonce de la cérémonie reste populaire, mais pour la célébration, ça a un peu changé. Par exemple sur le nombre des invités, on n'invite plus que les représentants de chaque famille, s'il y avait 50 personnes avant qui y assistent, actuellement il n'y a plus que 20 à 25 personnes. Ça diminue car ça coûte de plus en plus cher de nos jours les mariages.

Q : Quelles sont les étapes pour l'organisation d'un mariage ?

Pour mon mariage, c'est ma mère qui s'en est occupé car mon père était déjà décédé il y a longtemps. J'avais 23 ans à cette époque et j'étais décidé à me marier, alors je lui ai fait part de mon souhait. Elle n'a pas donné tout de suite son avis mais elle m'a juste demandé de quelle famille était ma future épouse et si j'étais bien sûr de mon choix. Après, on a fait la concertation des deux familles et comme j'étais encore à sa charge elle a rempli toutes ses responsabilités. Moi, de mon côté, je l'ai aidée aussi vu qu'elle était seule à assumer.

On fait la concertation des deux familles pour que les parents fassent connaissance, pour savoir s'ils peuvent se mettre d'accord ou pas car il se peut que lors de cette occasion, le projet de mariage n'ait pas lieu. Après, il y a les fiançailles et enfin le mariage à l'Eglise.

Il y a d'abord la concertation, ensuite les fiançailles avec la donation de l'enveloppe du « vodiondry » aux parents, après la mairie. Si le couple décide de bénir son union à l'Eglise, alors il choisit une date pour l'événement.

En premier, il faut que les deux parties se concertent pour l'organisation des différentes étapes et que toutes les décisions soient communes, entre autres pour les fiançailles, le mariage civil et le mariage religieux.

Cela dépend des jeunes qui vont se marier. Si on décide de simplifier les choses, on fixe seulement une date et on va chez les parents de la jeune fille pour faire la demande en mariage, on donne les cadeaux pour ses parents, puis on discute la date pour le mariage. Pour la demande en mariage et les fiançailles, ce sont les parents de la jeune fille qui préparent un repas pour la fête chez eux. Et pour le mariage, c'est au tour de la famille du jeune homme d'inviter sa famille et celle de la mariée. Mais pour le mien, comme nous sommes pauvres, on a fait tout le même jour : la demande en mariage, la fiançailles, et le mariage civil, et après le mariage nous avons organisé une petite fête chez nous et c'est tout.

4.2. Le famadihana

Le *famadihana* ou « exhumation des morts » ou « retournement des morts » consiste à honorer les ancêtres à intervalles plus ou moins réguliers de 5, 7, 9 ou 11 ans. Cette cérémonie est celle qui rassemble généralement le plus de personnes, son importance est capitale dans les Hautes Terres malgaches. La cérémonie elle-même consiste à changer le linceul du ou des ancêtres présents dans le tombeau familial, puisque selon l'expression consacrée, on organise un *famadihana* lorsque « l'ancêtre a déchiré son linceul ». Le *famadihana* est ainsi l'occasion de rassembler famille, voisins, amis et membres du *fokontany*. Pour la famille, c'est la manière la plus sûre de se trouver réunie, les individus pouvant traverser le pays pour assister à un *famadihana*.

La décision d'organiser un *famadihana* est prise collectivement par les membres de la famille proche de l'ancêtre à honorer. Les frais engendrés par la cérémonie sont partagés entre eux tous et dans des périodes difficiles, il se peut qu'elle soit différée de deux ans, pour autant qu'il se soit écoulé un nombre d'années impair entre deux retournements. L'organisation nécessaire fait que la famille s'y prend environ une année à l'avance, ne serait-ce que pour anticiper les dépenses afférentes. Ces dernières ont trait à l'achat des linceuls (*lambamena*), au paiement des autorisations aux autorités, à l'entretien du tombeau, à l'achat de la nourriture pour les invités et éventuellement à la troupe de chanteurs (*hiragasy*). Pour économiser, on achète parfois un ou des zébus à l'avance et on les engraisse soi-même.

Comme pour le mariage, il existe une règle très codifiée concernant les invités de la cérémonie. Ils doivent remettre de l'argent sous forme de don à la famille qui les a invités, le montant étant légèrement supérieur à ce qui leur avait été remis auparavant par cette famille lors d'un événement similaire. Tout cette comptabilité est consignée dans le fameux « cahier mémoire » (*rakitry ny ela*), tenu par un seul membre lettré de la famille. Les dons faits par les invités couvrent en moyenne le prix du zébu mais pas celui du riz. Certains arrivent pourtant à faire des bénéfiques mais ceci reste évidemment une illusion de court terme puisque s'ils ont reçu beaucoup, ils devront rendre beaucoup. On dit d'ailleurs à propos de cette pratique qu'il s'agit de « donner puis reprendre » (*atero ka alao*). Cette sorte de don/contre-don sur le long terme est très intéressante du point de vue social puisqu'elle entretient des relations durables entre des familles et qu'un point d'honneur est mis à la respecter. Il n'est pas question d'y déroger sous peine de « rentrer la tête basse » (*misambo-miondrika*), expression réservée à ceux qui n'auront pas rendus au moins ce qu'ils ont reçus.

Pourtant, pour les *famadihana* aussi, des modifications sensibles se font jour. Si le nombre de personnes invitées reste conséquent, de l'ordre de 100 à 200, il n'est plus question comme avant d'inviter tout le *fokontany*, c'est-à-dire parfois plus d'un millier de personnes. Ce qui compte, et tout le monde est conscient de la difficulté de la vie, est que chaque famille soit représentée par un de ses membres. Notamment, on n'invite plus aussi facilement les enfants et lorsqu'il ne s'agit pas de la famille proche, seuls les chefs de ménage sont invités. Cette pratique module en retour le montant des dons de la part des invités, puisque, plus ou moins implicitement, ils sont destinés à couvrir leur propre consommation de nourriture. Une autre manière de diminuer le nombre de convives est de séparer le repas de la prestation des chanteurs, qui peut avoir lieu quelques jours après, faisant ainsi office de « vin d'honneur » pour comparer à une tradition française. Il semble cependant que ceci ne soit pas nouveau. Enfin, comme pour les mariages, on commence à voir certaines familles organisatrices qui, au lieu de mutualiser les frais, séparent les comptes aussi bien dans leurs dépenses que dans les dons versés.

Q : Comment se déroule un *famadihana* ?

*Pour organiser un *famadihana*, on commence la préparation au début de l'année. Les chefs de familles se réunissent et on discute les dates et les dépenses à faire. Après, chaque famille économise de l'argent pour les dépenses. Deux mois avant la date prévue, on fait la demande d'autorisation, puis on achète les *lambamena*. On achète les porcs et le riz la veille si on n'arrive pas à engraisser un peu à l'avance et on commence la préparation en cuisant les repas. Le lendemain, une partie de la famille sert les invités, d'autres enregistrent les dons, le plus âgé remercie les invités et on mange, on fait la fête. Après le repas, on se dirige en dansant vers le caveau familial et on enveloppe les dépouilles avec les *lambamena*. Puis on remercie les invités et c'est tout. Si on veut dépenser un peu plus, on appelle les chanteurs de *hiragasy*. Puis, quand la fête est terminée on partage les dons et les restes des repas. C'est comme ça.*

Comme chaque famille a ses années exactes d'exhumation, tous les membres se concertent pour savoir si on respecte l'année qui était déjà prévue ou si on reporte pour les deux années à venir. Ca, c'est selon la possibilité de tout le monde car il y a des cotisations communes et chaque membre doit assumer ses obligations. Donc, si la date est prévue après la réunion de la famille, on se décide pour

l'organisation pratique, entre autres le montant de la cotisation, les réparations à effectuer, le nombre d'invités, le nombre de linceuls à acheter, les menus.

Il faut qu'il y ait au moins les représentants de chaque famille, du voisinage, des amis puisqu'on ne peut pas se permettre d'inviter toute la communauté.

C'est là qu'on peut faire la connaissance des familles puisqu'on s'y rencontre et on peut discuter. Ce n'est pas vraiment pour faire des dépenses mais pour rendre hommage aux ancêtres et pour connaître les familles lointaines parce que pour le mariage c'est encore pardonnable si on ne peut pas y assister mais pour le famadihana, même si on travaille à Majunga, on fait tout ce qu'on peut pour venir à Ampitatafika.

Si j'avais de l'argent pour les hiragasy, je préférerais rajouter aux dépenses pour la nourriture ou acheter le plus beau lambamena pour mes ancêtres. Ces hiragasy ont des tarifs différents selon l'éloignement de la région où ils vont chanter, c'est dans les 750 000 Fmg au minimum. Mais pour la plupart des gens, ils ont une troupe dans la famille, ou un membre de la famille qui appartient à une troupe et c'est pour cela qu'ils ont des réductions pour les tarifs. Mais pendant que les invités mangent il nous faut aussi un peu de musique pour animer la fête, on écoute des cassettes.

Q : Comment se passent les dons ?

Pendant le famadihana, il y a toujours quelqu'un qui s'occupe de la trésorerie, il prend l'argent, il note les noms et le montant, après la famille fait le compte.

Avant, on donnait les dons en nature, par exemple 50 kg de paddy ou quelque chose comme ça. Maintenant, on donne de l'argent.

Actuellement, le minimum des dons est entre 10 000 Fmg à 15 000 Fmg et le maximum entre 50 000 Fmg jusqu'à 100 000 Fmg.

Généralement, si on invite les gens pour honorer notre famadihana, avant de venir ils consultent d'abord le cahier où ils enregistrent les dons qu'on a faits et puis ils rajoutent un peu plus en fonction des années qui passent. Par exemple, si on a donné 25 000 Fmg en 2002 et qu'on les invite en 2004, ils vont nous apporter 35 000 Fmg. Mais jamais personne n'osera donner moins que ce qu'il a reçu. Pour chaque famadihana, il y a un cahier qui sert comme un livret où l'on enregistre tous les dons qu'on a reçus de chaque invité. C'est la coutume et on ne va pas le changer.

Donner moins que ce qu'il a reçu, personne n'aura le courage de faire ça, je n'ai jamais entendu ça, même si la vie est difficile, personne ne s'abaisse, c'est comme s'il déshonorait sa famille.

Si on y réfléchit, vaut mieux que les gens vous donnent moins, ce qui veut dire que vous en avez fait autant car d'après son nom « atero ka alao » (donner puis reprendre), les gens vous reprennent ce que vous leur avez donné. Alors, il se peut que vous soyez confronté à une difficulté passagère au même moment et si vous êtes contraint de donner plus alors ça va vous créer beaucoup de problèmes. Tout compte fait, vaut mieux être perdant que de contracter des dettes.

Il faut éviter de rendre la même somme car c'est très déshonorant. Il est vrai que c'est très difficile et ça peut créer aussi des problèmes. Par exemple, lors de la dernière exhumation que j'ai organisée, j'ai refusé les montants supérieurs à 50 000 Fmg, j'ai dit franchement que je ne pourrais pas rendre ça après.

On a acheté un zébu qui coûtait 1 500 000 Fmg avec 200 kg de riz et le montant des dons qu'on a reçu était de 1 600 000 Fmg, ce qui veut dire que le riz n'était pas remboursé et on a partagé les 100 000 Fmg en excédent.

Si c'est moi qui prépare le famadihana, je vais recevoir les invités mais je confie le cahier pour inscrire les dons à une personne de confiance, un ami ou mon fils. Quand les invités ont terminé de manger, ils vont donner les dons et on les enregistre sur le cahier, par exemple: Rasoa de Tananarive donne 2 500 Fmg, Rabe d'Antsirabe donne 5 000 Fmg. On fait comme ça au fur et à mesure que les gens viennent. Voyez-vous, moi et ma femme, chaque fois que les voisins ou les amis ont fait un famadihana, ils nous appellent pour la trésorerie, c'est toujours nous qui sommes responsables de la collecte des dons. Le 1^{er} août dernier, nous avons été invités à un famadihana à Masoandro. La famille a dépensé huit zébus pour les invités et quatre porcs. Q: Huit zébus et quatre porcs !? Et combien d'invités ont mangé cela ? Des milliers !? Je n'arrive pas à les compter, mais c'était nous les trésoriers, ces gens-là ont entière confiance en nous, mais ce n'est pas facile de compter tout cet argent. Il nous a fallu trois jours pour faire les comptes avant de les remettre à leur propriétaire. J'ai demandé de l'aide à mon fils qui est chef-quartier, pour m'aider à faire les comptes puisque cela m'a troublé et j'ai cru avoir perdu de l'argent pendant les festivités. Ah! je n'avais jamais vu autant d'argent que ça !

Il faut des astuces pour que les invités se régalent et que la famille ait sa part. Voyez-vous, nous avons invités des amis originaires de Tana, nous avons préparé une table spéciale pour eux là-haut, puis on leur a donné des bières et des plats spéciaux, des entrecôtes et des choses de ce genre là, et après ils nous font des dons de 125 000 ou 100 000 ou 75 000 Fmg au minimum par famille. Vous voyez, c'est comme ça qu'il faut faire, il faut calculer avant de faire quelque chose.

On fait le total, on enlève les dépenses et puis on partage le reste. Généralement on a toujours des surplus, surtout à l'époque de nos parents. A l'époque, les invités donnaient une charrette de paddy et beaucoup d'argent. Maintenant, qu'est-ce qu'ils font ?, ils passent d'abord chez les serveurs, puis s'ils ont bien mangé là-bas, certaines familles se réunissent à côté pour se décider de la somme à donner pour les dons. Voyez-vous, les gens d'ici s'en fichent de la quantité du riz mais ils s'intéressent à la viande. Comme la vie est difficile, on n'a jamais l'occasion de manger autant de viande que pendant le famadihana, donc on en profite pour avoir le plus possible.

Pour les dons, on donne à ceux qui nous invitent. Mais le dernier famadihana auquel nous avons participé n'était pas comme les autres. Les deux frères ont préparé chacun des repas pour leurs invités. Ils ont invité chacun ceux qu'ils ont voulu et ces invités venaient vers celui qui les a invités. Ce n'est pas bien de se séparer comme ça mais ils l'ont fait.

5. Conclusion

Dans les milieux ruraux des pays en développement, la société reste encore souvent organisée selon une logique communautaire. Les Hautes Terres malgaches n'échappent pas à ce constat et de nombreux domaines de la vie courante font appel aux mécanismes de solidarité familiale ou villageoise. Il en est ainsi de l'entraide sur l'exploitation agricole, de la participation à la construction des maisons, du prêt d'argent ou encore de l'organisation d'un mariage ou d'un *famadihana*.

En dépit de l'omnipotence des réseaux sociaux dans la gestion quotidienne des affaires courantes, force est de constater néanmoins une diminution de leur prégnance et l'apparition progressive de mécanismes substitutifs pour régler certaines questions. Cette dialectique est somme toute classique dans les sociétés rurales et nulle part il est question de logiques entièrement communautaires ou au contraire de stratégies purement individualistes. Ce qu'il est intéressant de cerner est alors le degré de liberté, la marge de manœuvre dont disposent les individus, les couples, les ménages, les familles au sein de leur communauté villageoise dans leurs décisions de production.

Pour expliquer l'autonomisation croissante des ménages et des individus face à la communauté à l'échelle du *fokontany*, nous émettons ici une hypothèse qui est la suivante : les anciennes hiérarchies à dominante sociale sont supplantées par de nouvelles hiérarchies à dominante économique. Les entretiens que les habitants d'Ampitatafika nous ont aimablement accordés indiquent l'existence de

nombreux mécanismes de fonctionnement parfaitement égaux, que ce soit pour l'entraide sur l'exploitation agricole, pour la construction des maisons, les prêts d'argent sans intérêt ou encore la réciprocité des dons lors des mariages ou des exhumations. C'est ce que Platteau (1997) nomme la « réciprocité alternative » et qu'il oppose à « l'assurance conditionnelle ».

Cette sorte de jeu à somme nulle, en tout cas si on le considère sur la durée, se conçoit dans une société où le temps de chacun a la même valeur. En effet, si des différenciations commencent à se faire jour, les prix respectifs du temps changent et les obligations sociales deviennent difficiles à assumer. Autrement dit, tant que la population est homogène, ces mécanismes de réciprocité sont viables et même enviables, mais dans une population plus hétérogène en termes d'opportunités économiques, le prix du temps des uns devient supérieur à celui des autres et l'échange de travail sur les parcelles par exemple n'est plus collectivement rationnel.

C'est sans doute ce qui est arrivé dans la commune rurale d'Ampitatafika à la suite de difficultés économiques dues aussi bien au morcellement et à l'exiguïté des parcelles, à la forte croissance démographique, ainsi qu'à des facteurs macro-politiques et macro-économiques et des crises qui s'ensuivirent depuis le milieu des années 1980. Ces dernières années, deux cyclones ainsi qu'une crise alimentaire liée à la forte augmentation du prix du riz ont dégradé une situation déjà difficile (Binet et *al.* 2005). D'autres facteurs économiques jouent aussi un rôle important comme la monétarisation de l'économie et la volonté d'entrer dans une logique marchande en lieu et place d'une logique d'autoconsommation.

Dans ces conditions, notre interprétation est que les réseaux sociaux et les mécanismes d'entraide ne jouent plus tout à fait le même rôle qu'auparavant. Alors qu'ils étaient au centre de toutes les décisions et de toutes les activités, ils ne s'activent aujourd'hui que comme filet de sécurité et leur maintien est donc d'autant plus vital qu'ils sont souvent l'ultime filet de sécurité. C'est pourquoi il est absolument nécessaire de les maintenir vivaces. Mais là apparaît le paradoxe : il est nécessaire de maintenir une certaine forme d'organisation sociale communautaire, alors même qu'elle ne répond plus aux conditions du moment pour assurer un niveau de vie correct à ses membres. La manière de résoudre ce paradoxe est simple, puisqu'elle consiste à se débarrasser des formes les plus contraignantes de l'entraide et de la solidarité. C'est ainsi que l'entraide agricole est en train d'être supplantée par le salariat agricole, que les cérémonies traditionnelles touchent un public plus restreint, que l'argument selon laquelle « la vie est difficile » suffit le plus souvent à justifier des comportements jugés autrefois asociaux. Il reste néanmoins de nombreux domaines où les règles d'échange communautaire demeurent, de la construction de la maison au prêt d'argent interindividuel en passant par le don d'argent lors des cérémonies. Non seulement ces mécanismes là ont leur rationalité propre mais c'est à travers eux que les réseaux sociaux sont entretenus, qu'ils peuvent continuer de fonctionner et jouer leur rôle si important en cas de difficultés.

Terminons par la portée de ce travail et ses limites. Répétons-le, les résultats présentés ici n'ont de sens que dans le dispositif général méthodologique du programme 4D, c'est-à-dire couplés avec des résultats d'enquêtes quantitatives et d'observations *in situ*. La méthode employée ici ne se veut en aucun cas d'une rigueur anthropologique. Si nous avons passé quelques semaines « sur le terrain », nous n'avons pas partagé la vie quotidienne des paysans dans leur maison et nous n'avons pas mené nos entretiens nous-mêmes en langue malgache. Au total, ces entretiens nous servent donc de pistes de recherches, d'hypothèses de travail, d'illustrations dont les conclusions doivent être validées par d'autres investigations, déjà menées ou à mener dans le futur.

Bibliographie

Binet P., Briet P., Gastineau B., Gastineau P., Omrane M., 2005, « Conditions de vie des ménages à Ampitatafika en période de soudure : conséquences de la hausse du prix du riz sur les pratiques agricoles et la formation du revenu (décembre 2004-février 2005) », *Travaux et Documents*, n°1, Programme 4D, Institut Catholique de Madagascar et Institut de Recherche pour le Développement, 18p., Antananarivo.

Condominas G., 1961, réédition corrigée 1991, *Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina*, ORSTOM Editions, 265p., Paris.

Gannon F., Sandron F., 2003, « Convention de solidarité et intérêt collectif dans une communauté rurale malgache », Colloque *Conventions et institutions : approfondissements théoriques et contributions au débat politique*, 11-12 décembre, 16p., La Défense.

Granovetter M., 1985, « Economic action and social structure: the problem of embeddedness », *American Journal of Sociology*, vol.91, n°3, pp.481-510.

Platteau J.-P., 1997, « Mutual insurance as an elusive concept in traditional rural communities », *The Journal of Development Studies*, vol.33, n°6, pp.764-796.

Annexe : grille d'entretiens

L'aide agricole

- Comment fonctionne l'aide agricole ?
- Qui est concerné (parents, amis etc.) ?
- L'aide agricole est-elle toujours aussi vivace qu'avant ?
- Qu'est ce qui a changé (essayer de donner des dates) ?
- Peut-on y échapper ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?
- Qui prend l'initiative de demander de l'aide ?
- Rend-on systématiquement l'aide reçue ou bien peut-on aider ou être aidé sans contrepartie ?
- Le salariat ou la location de main d'œuvre sont-ils en train de remplacer l'entraide agricole ?
- Si oui, trouvez-vous que c'est bien ?
- Vous-même, pratiquez-vous l'entraide agricole ?

Les mécanismes de solidarité

- Est-ce important d'aider les autres ?
- Quand quelqu'un vous aide, avez-vous l'impression d'avoir une dette envers lui ?
- Y a-t-il autant d'entraide que par le passé ?
- Quels sont les domaines où la solidarité est la plus forte ?
- La solidarité a-t-elle lieu seulement dans la famille ?

Le *fihavanana*

- Qu'évoque pour vous le *fihavanana* ?
- Qui est concerné par le *fihavanana* ?
- Le *fihavanana* est-il plus ou moins important selon le lien de parenté ou le degré de proximité ?
- En quoi consiste-t-il concrètement ?

Voisins, amis, famille

- Un voisin, c'est jusqu'où ?
- Quels types de service demandez-vous à vos voisins ?
- Un ami, c'est quoi ?
- Quels types de service demandez-vous à vos amis ?
- Avez-vous des amis en dehors du *fokontany* ? Détailler.
- Peut-on avoir des liens plus forts avec un ami qu'avec un frère ou une sœur ?
- Avez-vous de bonnes relations avec la famille de votre conjoint ?

Construction de la maison

- Vous êtes-vous fait aider quand vous avez construit votre maison ou quand vous faites des travaux ?
- Si oui, qui vous aide ?
- Est-ce vous qui proposez ou bien les autres qui proposent de vous aider ?
- Cette entraide est-elle perçue comme une sorte de solidarité obligatoire ?
- Quelqu'un vous a-t-il déjà refusé son aide ?
- Si oui, quelle raison a-t-il invoqué ?
- Pensez-vous que cette raison soit la bonne ?
- Employez-vous des ouvriers que vous rémunérez en espèces ?

Prêt d'argent

- Quand vous devez emprunter de l'argent, à qui vous adressez-vous ?
- Comment remboursez-vous ?
- En combien de temps ?
- Vous adressez-vous toujours aux mêmes personnes pour emprunter de l'argent ?
- Votre demande a-t-elle déjà été refusée ?
- Si oui, vos relations avec cette personne en ont-elles affectées ?
- Vous-même, prêtez-vous de l'argent aux autres ?

Sont-ce toujours les mêmes personnes qui vous empruntent ?
Avez-vous déjà refusé de prêter de l'argent ?
Si oui, pourquoi ?
La personne vous en a-t-elle voulu ?
Vous sentez-vous parfois un peu obligé d'accepter de prêter de l'argent ?
Vous êtes-vous déjà adressé à un organisme de crédit ou une banque ?
Seriez-vous prêt à effectuer des améliorations importantes sur votre exploitation agricole si vous aviez l'opportunité d'obtenir un prêt d'un organisme de crédit ?
Quel genre d'amélioration souhaiteriez vous entreprendre ?
Aimeriez vous produire plus pour vendre votre récolte ?
Pratiquez vous d'autres activités rémunératrices que l'agriculture ?
Lesquelles ?
L'agriculture est-elle votre activité la plus rémunératrice ?

Cérémonie/mariage

À quand remonte le dernier mariage auquel vous avez assisté ?
Qui était invité (parents, amis etc.) ?
Combien y avait-il de personnes ?
Connaissiez vous beaucoup de monde ?
Les cérémonies de mariage sont elles aussi chaleureuses qu'avant ?
À chaque mariage, y a-t-il autant de personnes invitées qu'avant ?
Qu'est ce qui a changé (essayer de donner des dates) ?
Vous devez organiser le mariage de votre fils. Pouvez vous raconter brièvement les grandes étapes à suivre pour cet événement.

Cérémonie/famadihana

À quand remonte le dernier *famadihana* que vous avez organisé ?
À quand remonte le dernier *famadihana* auquel vous avez participé ?
Au fil des ans, avez-vous l'impression de recevoir au cours des *famadihana* autant de dons que vous en faites aux autres ?
Comment se passent les dons ?
Comment fixe-t-on la somme à donner quand on est invité à un *famadihana* ?
Vous devez organiser un *famadihana*. Pouvez vous raconter brièvement les grandes étapes à suivre pour cet événement.

Fait à Antananarivo le 15 novembre 2005

La collection Travaux et Documents a pour objet de faire connaître et de diffuser les travaux et résultats des chercheurs, étudiants et stagiaires du collectif de recherche 4D. Le programme 4D étudie les interactions entre population, environnement et développement dans les Hautes Terres malgaches.

Pour plus de renseignements

Téléphone : (261 20) 22 272 80

Email : 4d@ird.mg

Site web : www.ird.mg/4d

Résumé

Aide agricole, solidarité, *fihavanana*, aide pour la construction de la maison, prêt d'argent, mariage, cérémonie d'exhumation sont autant de circonstances dans lesquelles les réseaux sociaux s'activent et participent au déroulement habituel de la vie quotidienne. Mais ces mécanismes sont-ils toujours aussi prégnants aujourd'hui ?

A travers l'analyse de quarante entretiens menés à Ampitatafika, commune rurale des Hautes Terres malgaches, il est précisé dans quelles situations l'entraide est la plus facilement mobilisée et éventuellement quels autres mécanismes sont en train de supplanter la solidarité communautaire.